

Dumez Hervé (2005) "Quelques considérations à propos de l'utilitarisme du doctorant (Éloge du chemin de traverse)", *Le Libellio d'Aegis*, n° 1, novembre, pp. 17-18

Sommaire

1

De l'ennui organisationnel

H. Dumez

2

Untidy or Untractable? G.B. Richardson's view of economics

P. Duguid

6

Academy of Management, Honolulu 2005

C. Curchod

9

Retour sur la théorie des ressources

C. Depeyre

15

Comment bien structurer un abstract
pour Organization Studies ?

R. Maniak

17

Quelques considérations
à propos de l'utilitarisme du doctorant

H. Dumez

20

Programme des prochains séminaires AEGIS

Les autres articles de ce numéro & des numéros antérieurs sont téléchargeables à l'adresse :

<http://erg.polytechnique.fr/v2/aegis.html#libellio>

Quelques considérations à propos de l'utilitarisme du doctorant (Éloge du chemin de traverse)

La réduction de la durée de thèse à trois ans, l'obligation de faire des communications, d'écrire des articles, tout incite le doctorant à l'utilitarisme. Mais, à la lumière d'une certaine expérience de la démarche de recherche, une petite mise en garde n'est peut-être pas superflue, qui consiste à distinguer ce que l'on pourrait appeler l'utilitarisme naïf opposé à l'utilitarisme éclairé (pour paraphraser Jean-Pierre Dupuy).

L'utilitarisme naïf peut se définir ainsi : « je ne fais, je ne lis, que ce qui est utile dans le cadre de ma thèse. J'adopte ainsi la voie la plus rapide et la plus sûre pour parvenir au but - une thèse en trois ans avec deux publications. ». Partant, je cherche à préciser le plus tôt possible le sujet définitif de la thèse, puis à centrer l'analyse bibliographique autour de ce sujet, tel que je l'ai défini, puis à sélectionner les données pour qu'elles s'adaptent au mieux à ce sujet. »

Voire. Une telle démarche peut en effet conduire à une impasse : un travail de recherche bien ficelé qui n'est que la répétition déguisée de travaux antérieurs, une simple variation sur un thème balisé. Et ce peu d'apport bien visible aux yeux des rapporteurs, des membres du jury et des recruteurs éventuels.

Pourquoi ?

Parce que la manière de poser un problème est l'essentiel, et qu'elle est un aboutissement, un processus de reformulation originale, pas un point de départ. L'histoire des sciences est l'histoire d'un problème formulé de manière traditionnelle qui, au cours du processus de recherche, est déplacé et reformulé. Si le problème de départ est le problème d'arrivée, c'est que, d'une manière ou d'une autre, la recherche a tourné en rond.

Ce n'est pas selon le schéma de l'utilitarisme naïf que viennent les idées neuves. Elles découlent de la maîtrise profonde de son sujet de départ (en quoi la démarche suggérée par l'utilitarisme naïf est absolument et rigoureusement nécessaire, quoique non suffisante) et de la confrontation de tout ce que l'on sait de son sujet avec un problème rigoureusement étranger à ce sujet tel qu'il a été posé au départ. Le cœur du processus d'élaboration théorique réside dans une tension : il faut approfondir son cas ou son problème, dans toutes ses spécificités, dans sa singularité même, et, dans le même temps, se poser la question fondamentale de Becker et Ragin : « *What is it a case of?* ». Que si l'on veut une formulation plus française et plus imagée, elle se trouve chez Jean Guittou¹ : « choisir un gîte, un site, une situation, le sillonner d'incertitudes et de questions sans cesse posées, approfondir ce domaine, lui donner par sa curiosité et le jeu des ressemblances, les dimensions de l'être entier. » C'est chercher, par le jeu des ressemblances et des analogies, le général (la classe de problèmes à laquelle

appartient le sujet posé au départ – du moins, la classe qui présente le plus d'harmoniques théoriques possibles, car le problème appartient à plusieurs classes possibles) dans la singularité la plus approfondie du problème.

On ne progresse donc qu'en déplaçant le problème.

Comment peut-on le déplacer ? En lisant des choses qui n'ont a priori pas grand chose à voir avec le problème que l'on s'est posé initialement, en discutant avec des gens qui travaillent sur d'autres problèmes singuliers, jusqu'à temps que l'on trouve un problème très éloigné, sans rapport apparent avec le problème de départ, dont on s'aperçoit qu'il présente une *structure* proche du problème de départ. C'est cette structure qui est l'apport théorique de la thèse (ou de la recherche). *In fine*, du fait de la mise en évidence de cette structure, le problème initial, rapproché avec d'autres phénomènes, n'est plus le même à l'arrivée.

La chose a été formulée par Umberto Eco : « *Le chemin le plus long est parfois le plus court, non seulement parce qu'il permet d'arriver plus sûrement mais aussi parce qu'on arrive en étant plus riche d'expériences grâce à la variété des lieux visités et au fait [...] qu'un lieu devient plus familier si on reconstruit les opérations à accomplir pour y parvenir.* »

Imaginons que le problème de départ soit : « le rôle des instruments de gestion à l'hôpital. » Le chemin le plus court consiste à investir les deux champs bibliographiques « évidents » : le rôle des instruments de gestion (dans les organisations en général) et la gestion hospitalière. Cet investissement doit être massif et il est absolument nécessaire. Mais, autant qu'il est absolument nécessaire, il est rigoureusement insuffisant. Les idées nouvelles ne viendront pas de là, il n'y a à peu près aucun doute là-dessus. L'idée originale viendra de la requalification de cette manière trop évidente de poser le sujet. Elle surgira, par hasard, de la confrontation avec tout autre chose, de lointain dans le temps (comment sont apparus les instruments de gestion à l'hôpital, pourquoi ? – approche généalogique ; ou la généralisation de la comptabilité en partie double au Moyen-Âge, comment, pourquoi ?) ou de lointain dans l'espace des problèmes (peut-être l'évolution des cabinets d'avocats ou d'architectes).

L'expression « par hasard » peut être trompeuse. Elle semble suggérer que la recherche consiste à faire de la bibliographie autour d'une formulation traditionnelle, bien balisée, d'un sujet, et à attendre un heureux hasard. Il n'en est rien : « *Un grand découvreur à qui l'on demandait comment il s'y prenait pour avoir tant d'idées neuves répondit : en ne cessant d'y penser. On peut bien dire, en effet, que les idées inattendues ne se présentent à nous que parce que nous les attendons.* » (Musil). Le problème est que l'utilitarisme naïf ne met pas en situation d'attendre l'inattendu : tout ce qui semble ne pas avoir un lien direct avec le sujet initial est écarté. Le processus de reformulation est donc mécaniquement bloqué. On sait ce qu'on cherche, on sait où le chercher, on sait comment le chercher. Comment s'étonner que ce que l'on trouve soit finalement sans grand intérêt ?

Maintenant, la question reste ouverte : comment passer d'un utilitarisme naïf à un utilitarisme éclairé ?

Il n'y a pas de recette.

Il n'y a que des éléments de réponse. On sait qu'il convient d'alterner les périodes

d'approfondissement de son sujet et de travail de mise en tension vers le général dans la solitude, avec ce même travail dans un cadre collectif. On sait aussi qu'il faut que ce collectif soit riche de diversité et non mono-thématique, et qu'il partage cette quête d'un utilitarisme éclairé, c'est-à-dire qu'il ne considère pas un échange ouvert comme une perte de temps. On sait que la démarche – métaphore elle-même inattendue – relève de la « cocktail party » : des gens qui n'ont pas l'habitude d'échanger forment des groupes qui peuvent se faire et se défaire, et entretiennent des conversations originales². Remember : « *you must kiss a lot of frogs to find the prince...* »³

Tout ceci n'est bien évidemment pas étranger à AEGIS. ■

Hervé Dumez

PREG — CNRS / École Polytechnique

1. Guitton Jean (1986) *Le travail intellectuel*. Paris, Aubier (1^{ère} édition, 1951)
2. la métaphore du cocktail a été utilisée pour penser l'innovation par Richard Lester et Michael Piore du M.I.T. - Lester Richard K. & Piore Michael J. (2004) *Innovation. The Missing dimension*. Cambridge (Mass.), Harvard University Press — pour une présentation, voir Dumez Hervé (2005) "L'autre façon d'inventer." *Sociétal*, n°48, 2^{ème} trimestre, pp124-127.
3. Richard Lester lors de la séance Condor du 10 janvier 2005. Cf Dumez Hervé (2005) « Comprendre l'innovation : le chaînon manquant. » *Gérer et Comprendre*, septembre, n°81, pp. 66-73.